

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 3 (1865)  
**Heft:** 17

**Artikel:** [Anecdotes diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-178038>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

toile, en s'appuyant sur les deux dernières araignées, avec lesquelles elle vivait en bonne intelligence, surtout avec la troisième, car elles venaient de se partager une superbe mouche, mais non sans peine. La partie de la toile qu'habitait cette cinquième araignée était uniforme et n'avait rien d'agréable.

Outre ces cinq araignées, il y en avait d'autres, de grandeur presque égale aux premières, mais d'importance secondaire.

La principale était placée entre la première et la quatrième, un peu au-dessous, sur une partie de la toile allongée en forme de botte. Elle était forte, vive, alerte, très impressionnable quoique aimant beaucoup le doux far niente, et toujours en garde contre la quatrième araignée, qu'elle paraissait détester. Malgré cela, elle était sous la dépendance de la première araignée, qui la modérait dans son ardeur à prendre une mouche remarquable, qui passait pour avoir une grande réputation de sainteté et avait su prendre une certaine ascendance sur la plupart des habitants de la toile, dont quelques-unes même en fisaient un dieu.

Au-dessous de la première araignée, et appuyée à ses pieds, une septième se tenait gravement assise. Elle semblait être dans un état de somnolence, et la portion de la toile qu'elle habitait était mal entretenue. Cependant, elle avait la prétention d'être l'égale des premières.

Toutes ces araignées se tenaient donc là, chacune examinant avec attention ses voisines dans le but de les empêcher d'agrandir leur portion de toile à son détriment ou de s'emparer *injustement* de quelques mouches. Cependant, quand il était dans l'intérêt de quelqu'une de laisser faire, elle feignait ne s'apercevoir de rien et laissait l'iniquité se consommer. Elles appelaient le résultat de cette manière de faire *l'équilibre de la toile*. Dans ce but, elles contractaient entre elles des alliances, selon que les intérêts les dirigeaient.

Entre toutes les mouches, une était fort remarquable. Placée entre la première, la quatrième et la sixième araignée, sur une partie élevée de la toile, elle avait su se faire une position forte, plus ou moins indépendante. Sa tête était blanche comme la neige, et sur son dos brillait une croix blanche aussi. Les grandes araignées tenaient beaucoup à ce qu'elle gardât sa position et qu'il ne lui fût fait aucun mal, à cause de l'équilibre de la toile et de leurs intérêts privés. Et cependant cette mouche était une des plus petites !

Je restai si longtemps à contempler cette singulière toile que je m'endormis de lassitude. En m'éveillant, je crus avoir rêvé ; mais non... la toile est bien là toujours devant mes yeux... C'est la carte de l'Europe.

A. C.-R.

Adeline Patti, sœur de celle que nous avons entendu à Lausanne, passe pour une cantatrice très distinguée. Elle est venue charmer les Parisiens après avoir fait

un court séjour à Londres, où, pour une somme de 5000 fr. par représentation, elle a chanté dix fois à l'Opéra. Les roulades de cette cantatrice sont parfois très coûteuses, témoins ce qui est arrivé à un baron portugais, qui pria M<sup>me</sup> Patti de vouloir bien chanter dans son salon, invitation qu'elle accepta gracieusement. Elle chanta à cette soirée en véritable enchanteresse. M. le baron n'exprima point sa reconnaissance par des paroles et des remerciements. Il pensa avoir trouvé un expédient plus ingénieux et délicat. Au lieu de paroles éphémères, il lui envoya un collier en or orné de diamants et d'une turquoise magnifique. Le laquais, en remettant le coffret à M<sup>me</sup> Patti, lui dit de la part de son maître : Madame, M. le baron vous envoie les joyaux que vous avez oubliés chez lui. La célèbre cantatrice, en ouvrant le coffret en présence de quelques amis, se trouvant là par hasard, répond sèchement : Très bien, mais les pendants d'oreilles y manquent ; veuillez les chercher, mon bon. Pour ne pas se rendre ridicule, M. le baron dut s'exécuter.

En annonçant, l'autre jour, la mort de M. Mathieu (de la Drôme), l'*Estafette*, suivant l'exemple de ce prophète malheureux, rappelait à ses lecteurs que le printemps avait commencé le 20 mars, à 2 heures 15 minutes du soir.

Dans le but de compléter ce renseignement, nous croyons pouvoir affirmer que l'hiver a fini le même jour, à la même heure.

Nos lecteurs jouiront en outre d'une agréable surprise quand nous leur dirons, d'après des données très exactes et des informations puisées à une source certaine, que l'été suivra immédiatement le printemps, et commencera le 21 juin, à 10 heures 55 minutes du matin, après déjeuner, et que, s'il ne survient aucune perturbation dans le système du monde, l'année 1865 se terminera le 31 décembre, probablement un dimanche.

Ne voulant pas rester en arrière de notre confrère, nous continuerons ainsi à tenir nos lecteurs au courant des indications du *Messager boiteux*. Aujourd'hui même, nous leur rappelons qu'ils doivent prendre leurs précautions contre les *quatre temps*, annoncés pour le 18 mai, le 14 septembre et le 14 décembre.

Un journal français demande le rétablissement d'un ancien usage adopté dans les théâtres de Paris, mais tombé en désuétude depuis 50 ans. Tout individu arrivant après le lever du rideau était obligé d'attendre, pour regagner sa place, que l'acte commencé fut terminé. Cette réforme serait d'autant mieux accueillie que grâce aux dispositions qui ferment hermétiquement les passages quand on joue une pièce à succès, la circulation est déjà impossible. Les pieds et les jambes de tous les amateurs de théâtre devront une grande reconnaissance au journal qui propose de rétablir cet usage, si la police y fait droit. Quant à nous, nous ne

saurions mieux faire que d'attirer là-dessus l'attention de l'autorité compétente, afin qu'une pareille mesure soit appliquée au *théâtre de Lausanne*.

## LES BOTTES DE CENDRILLON

(8)

Il y avait dix-huit mois que le jeune homme était parti. Pas une lettre ! Et, d'un autre côté, aucune personne n'était venue visiter Pervenche.

La jeune fille devait cependant avoir des parents, une famille !

Souvent j'avais voulu l'interroger à ce sujet ; la crainte d'être indiscret m'avait retenu.... Il était impossible qu'elle fût seule sur la terre. Peut-être n'osait-elle pas s'adresser à ceux dont elle avait encouru la colère ? J'y serais allé, moi ! trop heureux de lui trouver des protections moins misérables que la mienne.

Sans doute elle devina ma pensée, car un jour elle me raconta, sans que je lui eusse demandé, l'histoire des dix-sept années de sa vie.

Orpheline presque dès le berceau, elle avait été recueillie et élevée par des parents éloignés de son père. Ces parents avaient eux-mêmes des enfants. De là mille préférences qui ne lui laisserent jamais un seul jour de bonheur. Ce n'étaient que reproches cruels, que cruelles humiliations. En vain elle s'efforçait, par son travail, à payer la petite place qu'elle tenait dans la maison. Jamais une voix amie n'avait frappé son oreille. Les premiers mots d'amour enivrèrent son jeune cœur, auquel un semblable langage était inconnu, divin. Un jour, enfin, elle s'en fut de cette demeure, devenue insupportable. L'amour l'attendait à la porte.

Qu'elle fut heureuse pendant quelques mois ! Son amant l'admirait. Des bouquets de pervenches échangés la nuit par-dessus la muraille avaient été leur premier et unique entretien. Elle se cacha sous le nom de ces fleurs. Peine superflue ! Les parents dont elle avait déserté le toit hospitalier ne la cherchèrent même pas, trop heureux d'être débarrassés d'une enfant qui n'était pas la leur. Que de soins, cependant, elle prenait pour rester ignorée ! Excepté son amant, personne ne la connaissait que sous son nom de Pervenche. Enfin était venu le terrible départ, et, depuis ce jour fatal, le bonheur s'était envolé avec la vie. — J'avais remarqué dans le récit de Pervenche un oubli qui m'avait frappé. Elle ne prononçait ni son nom ni celui de ses parents, qu'elle ne maudisait pas, et qu'elle avait pourtant bien droit de maudire ! Je lui demandai la cause de ce silence.

— Oh ! me répondit-elle avec un sourire, le dernier que j'ai vu sur ses lèvres : oh ! c'est que je t'ai bien compris, vois-tu !... Si tu avais les noms, tu chercherais les personnes, et je ne le veux pas !... Ils n'ont fait bien du mal ! ils ont dit et pensé des choses affreuses depuis que je les ai quittés. Mes dix-sept ans ne sont pas sans orgueil. J'ai agi comme je devais agir. Pourquoi donc leur demander une grâce, que du reste, sois-en bien sûr, ils n'accorderaient pas ?

Cette simple et digne réponse me fit plaisir, son orgueil n'était-il pas mon orgueil ?...

— C'est noblement penser ! lui répondis-je aussitôt. Mais voyons... si, d'un autre côté, nous ne trouvons pas quelques ressources ! Il avait, lui, des amis, de bons et francs jeunes hommes ; par eux nous aurons des secours, et peut-être, encore mieux, des nouvelles de l'absent ?...

C'était là le meilleur appât pour tenter le courage de la délaissée. J'étais donc bien loin de m'attendre au triste signe de tête avec lequel elle murmura :

— Faux espoir, mon vieil ami, faux espoir ! Je n'ai jamais même vu un seul des anciens compagnons de ses plaisirs. Lui-même avait renoncé à toute autre société que la mienne. Du jour

où je m'étais donnée à lui, nous avions été l'un pour l'autre l'univers tout entier. Nous nous aimions tant ! Il avait rompu avec son passé. Désormais nous devions vivre tous les deux, seuls, ensemble, toujours ensemble, l'un pour l'autre et l'un par l'autre. Je ne connaissais, je n'aimais personne au monde, excepté lui que j'adorais avec tout mon cœur. Mais pour lui c'était un sacrifice. Il avait des amis, des habitudes. Le bruit, le monde, la variété des figures et des langages, tout cela plaisait à ses yeux et à ses oreilles. Mais ses yeux ne voyaient plus, ses oreilles n'entendaient plus que sa Pervenche. Il était jaloux d'un son de ma voix entendu par un autre homme ; du regard qu'un autre homme arrêtait sur son trésor. Il arriverait aujourd'hui, qu'il serait jaloux de moi, j'en suis sûre ! Tu vois bien, mon vieil ami, que si c'était là je n'oserais plus te donner ce nom ; tu vois bien que, lui absent, je ne connais plus personne au monde !...

— Alors, m'écriai-je, c'est encore plus infâme à lui de vous avoir laissée seule, de ne pas même vous écrire un mot de consolation et d'amitié.

A cette brutale accusation, la jeune fille mourante se redressa blanche et droite sur sa couche, comme la statue de marbre de quelque sainte profanée dans sa tombe. Son front rayonnait. Un éclair passa dans ses yeux ranimés. Elle était sublime de colère, de foi, d'amour ; et ce fut d'une voix frémissante et indignée qu'elle s'écria :

— Calomnie ! tu mens, tu mens ! Lui, m'oublier, jamais ! C'est un sacrilège de le croire !... S'il m'a laissé seule, c'est que cela devait être ainsi. Tout ce qu'il fait est bien fait.... Il ne m'abandonne pas ; non, il vient ! je le sens venir !... Il n'est pas arrivé de nouvelles ?... c'est que ses lettres, c'est que lui-même peut-être est au fond de la mer !... Oui, parfois, je l'aperçois dans le ciel ; il m'appelle, il me tend les bras !... Il m'attend là haut, lui !... moi je l'attends ici !... Mais sur la terre ou dans le ciel, nous serons ensemble !... Dieu me l'a promis, il nous réunira !...

Cet effort, ce délire, cette exaltation, avaient brisé la frêle enfant. Elle retomba sur son lit de douleur, sans mouvement, sans couleur et sans voix.

Je crus l'avoir tuée, et je me jetai la face contre terre en éclatant en sanglots. Depuis longtemps elle était revenue à elle, que je lui demandais encore pardon sans oser la regarder.

— C'est à toi de me pardonner, murmura-t-elle d'un souffle éteint et affaibli. Je t'ai fait de la peine. Mais ton amitié t'a égaré, vois-tu bien !... Il ne faut plus douter de lui. C'est un cœur noble et bon. Je t'en prie, dis-moi que tu l'aimes et que tu crois en lui !

(La suite au prochain numéro).

On trouve, dans un petit journal de province, la pétition suivante dont l'originalité est au-dessus de toute qualification :

« Sire,

« J'ai contracté, sous votre cher oncle, deux blessures mortelles qui, depuis cinquante ans, font l'ornement de ma vie, une à Wagram et l'autre à la cuisse droite.

« Si ces deux anecdotes vous paraissent susceptibles d'un bureau de tabac, mon espérance et mon épouse seront au comble ; et quant à moi, Sire, j'ai bien celui de vous remercier d'avance, en vous priant d'affranchir votre réponse, si c'est un effet de votre bonté de m'écrire un petit mot. »

Pour la rédaction : L. MONNET.